

715

LE FRONDEUR

JOURNAL SATIRIQUE

10

C MES



LE FRONDEUR

Journal Satirique paraissant tous les Samedis

ABONNEMENTS :

Un an fr. 5 50

Bureaux :

12 - Rue de l'Etuve - 12

A LIÈGE.

RÉDACTEUR EN CHEF

NIHIL

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

ANNONCES :

Texte : La ligne. . . fr. 00 25

Illustrées : Par mois » 15 00

RÉCLAMES :

La ligne . . . » 1 00

On traite à forfait.

Toutes les correspondances doivent être adressées au bureau du Journal, rue de l'Etuve, 12, à Liège.

SOMMAIRE : C'est du propre (Nihil). — La montre (Fix). — Lettre d'un planteur de choux (Jacques de Fétinne). — Chanson de mai (Fix). — Le vote à l'Association libérale (Clapette). — Far-Niente (Charles Fuster). — La mode (Tapefor). — Les bœufs (François Fabie). — Villégiatures (Gramont). — Epigramme (Fix). — Piqure. — A coups de fronde. — Echos. — Correspondance. — Réclames et Annonces.

Un vent de fronde,
S'est levé ce matin ;
Je crois qu'il gronde,
Contre?.....

C'EST DU PROPRE !

On sait qu'un ingénieur de la Société Cockerill se trouve en ce moment sur les bancs du tribunal correctionnel. Cet ingénieur est accusé d'avoir causé, par sa négligence, la terrible catastrophe dans laquelle tant de malheureux houilleurs ont trouvé la mort l'an dernier. Or, au cours de l'instruction, M. Van Scherpenzell-Thym, ingénieur en chef des mines, est venu déclarer que presque tous les directeurs de houillères auraient agi comme M. Jacquemin, s'ils s'étaient trouvés à sa place, mais que CELA NE SIGNIFIAIT NULLEMENT QUE TOUTES LES PRÉCAUTIONS NÉCESSAIRES EUSSENT ÉTÉ PRISES.

Ce témoignage accablant pour les sociétés de houillères — témoignage auquel la haute situation de M. Van Scher... etc. (je ne répéterai pas ce diable de nom : la vie est trop courte), donne une grande autorité — a été corroborée par plusieurs témoins et notamment par M. l'ingénieur Dejardin, qui a déclaré que la boussole était un guide peu sûr pour les travaux de mines, et par le directeur du service technique de la Société Cockerill, lequel, brochant sur le tout, est venu raconter

au tribunal avec le calme inhérent à un homme dont la conscience est parfaitement tranquille, que depuis la catastrophe, la SOCIÉTÉ AVAIT EU A FAIRE UN TRAVAIL SEMBLABLE A CELUI QUI A AMENÉ LA CATASTROPHE ET QUE L'ON N'AVAIT PAS EMPLOYÉ D'AUTRES MOYENS !

Eh bien, c'est du propre !

Comment, en procédant de certaine façon, on a naguère causé une catastrophe épouvantable, et l'on continue à agir de même ; et les directeurs de la Société Cockerill ne voient jamais se dresser devant eux les spectres ensanglantés des soixante-cinq victimes de la dernière catastrophe !

Ce sont de jolis messieurs que les exploitants de houillères !

Pour empocher de gros dividendes, ils emploient la mine — cent fois plus dangereuse que la pioche, mais plus expéditive — et quant par imprudence, pis que cela, PAR ÉCONOMIE ! ils ont indirectement assassiné une centaine de malheureux, ils prennent des airs lamentables et, se tournant vers le public, ils s'écrient en montrant leurs victimes : « la charité, s'il vous plaît, mes bons messieurs, ayez pitié des orphelins ! »

Ah ! que nous étions bien inspirés en conseillant à nos lecteurs de ne pas donner un centime à ces cocos-là. C'est par leur faute, c'est parce qu'avant tout ils tiennent à grossir les dividendes, qu'ils ont fait périr soixante-cinq individus, et c'est à nous qu'ils venaient demander l'aumône pour leurs victimes !

La souscription organisée au profit des victimes de Seraing a complètement raté. C'est heureux ; si elle avait réussi, les exploitants de la Société Cockerill se seraient peut-être dit, quand on les aurait prévenu qu'une catastrophe était possible : allons toujours, le public paiera !

C'eût été cynique, dira-t-on, mais ce que l'on fait à présent est-il plus délicat ? Non, assurément. Aussi la leçon n'a pas été assez forte. Pour quelle soit complète, il faut que le tribunal accorde une large indemnité aux familles des mineurs qui se sont portées partie civile. C'est le seul moyen de rendre les exploitants de houillères plus soucieux de la vie de leurs ouvriers et d'éviter le retour des catastrophes dans les houillères.

Ces gens ont le cœur dans le portemonnaie : c'est là qu'il faut les frapper.

NIHIL.

LA MONTRE

Au cher confrère TREFOIS.

Hier, Bébé trouve ma montre,
Mon excellente montre d'or,
Tout joyeux de cette rencontre
Pour lui véritable trésor.

A sa joie il donne l'essor,
Et, malgré ce qu'on lui remontre
Il presse si fortement contre
Qu'il casse le grand ressort.

Un jour, lorsque je l'aimais, Elle,
Et que je la croyais fidèle,
Je lui confiai mon bonheur.

Mais comme Bébé la coquette
A tué la petite bête
Et comme ma montre est mon cœur.

FIX.

Lettre d'un Planteur de Choux.

Comme je le prévoyais, mon ami le voyageur m'a reglé de son excellent rhum ; il ne m'a pas donné une demi pointe comme votre imprimeur me le fait dire pour une demi

pointe, car une demi pinte m'aurait donné une pinte entière, mais nous avons passé plusieurs heures ensemble à parler de choses et autres.

Il m'a conté ses voyages, et j'ai été diablement surpris de voir les choses extraordinaires qui se passaient dans ces pays lointains.

Ainsi, mon cher Nihil, figurez-vous, qu'en Australie, à nos antipodes, il y a une colonie nommée Victoria. Cette colonie date d'une trentaine d'années et elle compte aujourd'hui des villes plus peuplées que Liège.

Mais ce qu'il y a de plus surprenant et que vous croirez avec peine, c'est que l'instruction obligatoire y existe depuis près d'un quart de siècle! Faut-il qu'ils soient sauvages!

Et ce qu'il y a de plus merveilleux encore, c'est que ces Australiens se trouvent admirablement bien de ce système: la génération actuelle est instruite, intelligente, c'est une race forte et virile, et ces citoyens, dont beaucoup descendent d'anciens déportés qui avaient été le plus souvent entraînés vers le crime par l'ignorance, forment une population qui avance à grands pas, tandis que bien des pays civilisés restent stationnaires ou à peu près. Melbourne, le chef-lieu de cette colonie, a eu dernièrement son exposition qui a été une des plus brillantes du monde et où beaucoup de nos compatriotes ont obtenu des récompenses méritées.

C'est au point que l'industrie belge est sur le point d'envahir l'Australie et que des maisons belges s'y établissent sur un grand pied et promettent à la mère patrie un beau débouché pour nos produits.

C'est cela qui vaut toutes les explorations de l'Afrique centrale: on n'y meurt pas et on fait du bien au pays au lieu de le drainer pécuniairement.

Melbourne est une ville superbe, régulière, bien bâtie, et qui compte de vrais monuments.

Quand on fait un plan de quelque chose, on le fait avec ensemble, et on ne construit pas pour démolir un moment après; ceci est bon pour les pays civilisés qui chargent des avocats de s'occuper de travaux publics.

Il paraît qu'en Australie ce sont des ingénieurs et des architectes qui sont chargés de cette besogne; mais je vous l'ai déjà dit, ce sont des sauvages là-bas qui ignorent les vrais principes. Ce n'est pas à Melbourne qu'on verrait des maisons bâties au milieu d'une rue Jonruelle et des perches qui gâtent, etc.

Chaque citoyen australien jouit également de ses droits civiques. Ils trouvent que c'est tout naturel et laissent aux pays de l'ancienne Europe, l'usage de diviser les citoyens en plusieurs catégories: ceux qui ont de l'argent et ceux qui n'en ont pas, pour faire des électeurs des premiers et des rien du tout des seconds.

Tous les citoyens peuvent parvenir aux assemblées législatives, et nul pour cela n'a besoin de payer de fortes contributions et d'avoir de grandes propriétés, et, de plus, d'être vieux et souvent ramolli pour arriver à un Sénat quelconque.

Mais, nous le répétons encore, ce sont des sauvages, ces hommes dont me parlait mon ami.

C'est égal, si je n'étais si vieux, je voudrais aller voir ces pays où l'on voit fonctionner depuis nombre d'années des choses

que nombre de Belges réclament à grands cris sans pouvoir les obtenir. Et je commence à croire que les plus sauvages ne sont pas ceux que l'on pense.

J'ai encore rendez-vous sous peu, avec mon voyageur qui m'a promis de nouveaux récits. Je vous en ferai part si cela ne vous déplaît pas.

Salut amical.

JACQUES DE FETINNE.

Chanson de Mai.

Voici le printemps, mignonne,
Viens au bois,
Déjà le chêne bourgeonne
Et la fauvette fredonne
A mi-voix.

Viens, ma blonde bien aimée,
De senteurs
La brise est toute embaumée
Et la forêt parfumée
Par les fleurs.

Viens, nous quitterons la ville
Et, tous deux,
Au bois, riant domicile,
Construirons un nid fragile
D'amoureux.

Tu pourras sur la pelouse
Reposer
Et sur ta main blanche et douce
Ma lèvre prendra jalouse
Un baiser.

Il est dans notre existence
Peu d'instant
Dont on garde souvenance,
Comme des beaux jours d'espérance
Du printemps.

Plus tard, quand viennent moroses
Les hivers,
On n'a plus ces bonnes choses:
Chansons d'oiseaux, fraîches roses
Et doux vers.

En attendant, viens, mignonne,
Viens au bois,
Déjà le chêne bourgeonne
Et la fauvette fredonne
A mi-voix.

FIX.

Le vote à l'Association Libérale

On sait que l'article du règlement qui exige que l'on vote pour six candidats au moins, met les progressistes dans la nécessité de voter pour quatre candidats dans lesquels ils trouveront des adversaires plutôt que des alliés. Les doctrinaires, par contre, peuvent voter pour neuf hommes de leur clan, ou à peu près, et supprimer ainsi les noms des deux candidats progressistes.

Il résulte de cette situation, que MM.

Masson et Hanssens peuvent échouer — même si leurs partisans forment la majorité de l'Association.

Il existe cependant un moyen de parer dans une certaine mesure, le coup que le doctrinarisme nous porte. Ce moyen, le voici: les progressistes voteraient naturellement pour MM. Masson et Hanssens, puis s'entendraient pour voter tous pour quatre candidats moins avancés, par exemple pour MM. Jamme, Neef-Orban, Mouton et Flechet.

Cette combinaison aurait évidemment pour résultat de faire passer en tête, MM. Neef, Mouton, Jamme et Flechet, qui auraient la presque unanimité des suffrages, mais on ne pourrait tirer de leur triomphe aucun argument contre la réforme électorale, tandis que si M. Frère-Orban passait en tête de la liste, grâce à la complaisance des progressistes, le *Journal de Liège* et ses pareils ne manqueraient pas de crier par dessus les toits que la majorité de l'Association libérale a solennellement condamné l'extension du droit de suffrage.

Si la combinaison que je propose était admise, on pourrait ainsi faire passer MM. Masson et Hanssens au premier tour et laisser en ballottage MM. Warnant-Sémaphore, Emmanuel Salskamergat, Frère XIV, le révérend père Dupont et Xavier Neujean, l'habile et célèbre champion de la ferblanterie — et du comité de l'Association. De ces gaillards-là, on prendrait les trois moins mauvais au ballottage, et l'on renverrait les deux autres se plonger dans les douceurs de la vie privée.

Evidemment, il est regrettable de devoir en arriver à faire de la stratégie aussi compliquée, mais, comme disait ce braconnier pincé avec un lapin tué dans son sac: «c'est le lapin qui a commencé.»

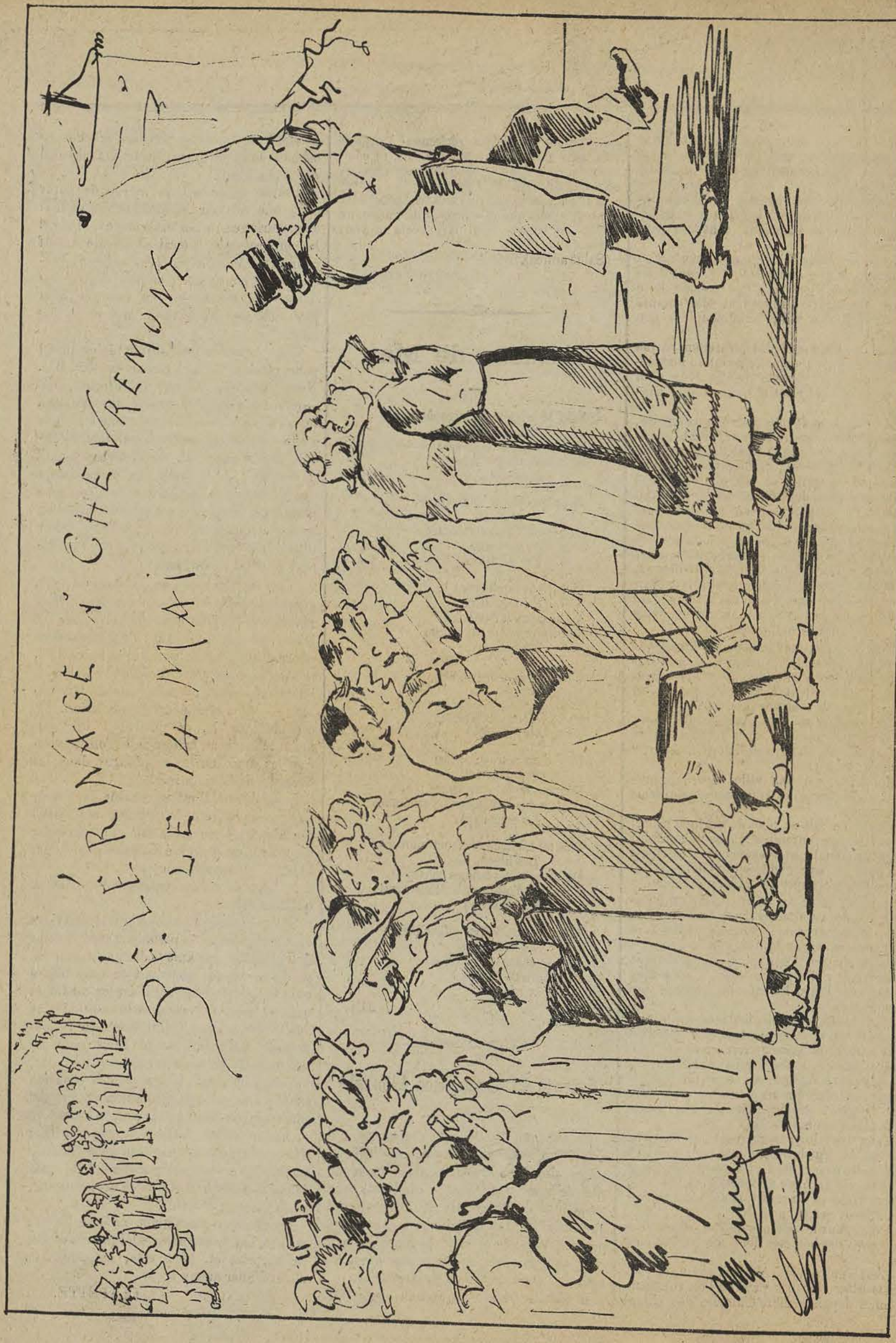
La faute en est au règlement — et à ceux qui l'ont fait.

Si l'on n'agissait pas de cette façon, si les voix progressistes se perdaient sur les noms des députés sortants (des voix qui se perdent sur des noms, est-ce assez trouvé ça!). On pourrait faire échouer les candidats qui représentent plus ou moins nos idées, et l'on ferait en même temps passer la réélection de MM. Neujean et Frère pour un triomphe de la politique retardataire.

Voilà mon plan. Il est peut-être moins simple que celui du général Fritz, lequel général allait droit à l'ennemi, le battait ou se faisait battre. Mais si le général Fritz s'était trouvé en présence d'un corps d'armée sur la plus grosse partie duquel il lui était défendu de tirer, il aurait changé son plan — ou il aurait déserté.

Progressistes, mes amis, ne désertez pas, mais tâchez de ne pas vous laisser massacrer par surprise et, pour cela, entendez-vous avant d'aller au feu!

CLAPETTE.



LE RINAGE à CHÈVREMONT
LE 14 MAI

LE DEPART

LE RETOUR



Far-Niente.

AU POÈTE FERNAND GASC.

Parfois, lorsque juillet argente les buissons,
Lorsque la source rit et lorsque l'agneau bêle,
Je m'en vais par les bois, comme un enfant rebelle
Et je me sens au cœur de mystiques frissons.

Car c'est sous le soleil que nous nous guérissons,
Nous, les pâles vaincus, et, quand la plaine est belle,
Nous te revenons tous, ô joyeuse Cybèle,
Nous tombons à tes pieds et nous te bénissons.

Et c'est pourquoi je vais, lorsque le matin chante,
Poursuivre lentement ce rêve qui m'enchanté.
Au milieu des parfums de l'horizon vermeil.

Car dans la joute morne où j'ai mis ma pensée,
J'ai besoin, ô nature, ô jeune fiancée,
J'ai besoin de repos, j'ai besoin de sommeil.

Bordeaux, 1882.

CHARLES FUSTER.

LA MODE!

Dieu fit la femme belle, séduisante, et
maman Eve, n'ayant pour costume que sa
longue chevelure blonde, était bien le chef-
d'œuvre de la nature.

Aussi fut-il le dernier ouvrage de Dieu,
qui, satisfait de son travail et désespérant de
faire mieux, s'arrêta là et ne créa plus rien.

Mais ce que Dieu fit si bien, on dirait que
la femme tâche, par tous les moyens; de le
défaire.

Ah! qu'on est loin du costume primitif
de la compagne de papa Adam et que la
feuille de vigne, de figuier ou de bananier,
(on ne sait au juste laquelle des trois servit
de premier vêtement à la belle pécheresse)
a changé de formes et de façons!

L'année dernière, les femmes à la mode
avaient l'air d'un manche à balai dans un
fourreau de parapluie.

Cette année on a changé les choses: la
proue et la poupe du bâtiment ont pris du
développement; la proue a reçu une cargai-
son de coton et la poupe une ample provision
de crin.

Il y a douze mois, la femme avait l'air
d'un I, aujourd'hui elle représente une S.

Cette nouvelle imitation de la Vénus aux
belles... formes, fait ressembler nos jolies
Européennes aux beautés hottentotes dont
parle Le Vaillant dans ses récits de voyages
et dont il m'a été donné de voir un exem-
plaire.

Sur cette poupe volumineuse, on eut pu
placer le groupe du Dompteur comme sur un
piédestal, quand l'Africain se tenait droite,
debout.

Hé bien! c'était atroce, et je voudrais
que nos élégantes eussent vu cela comme je
l'ai vu. Je suis certain qu'aucune ne voudrait,
pour sa part de paradis, que l'on crût un
instant qu'elle est faite ainsi qu'elle le
paraît sous son costume actuel, et que ces
formes exagérées fussent réelles, ce qui en
ferait un singulier monstre, une fois dans le
simple appareil.

Al'ons, mesdames, vous qui avez tant d'es-
prit, habillez-vous donc en femmes et non en
mannequins de tailleuses, et puisque Dieu
vous a créées si belles, ne faites pas en sorte

que pour vous voir telles que vous êtes, nous
devons fermer les yeux et nous souvenir,
pour croire que sous ces costumes ridicules,
il y a une jolie femme, un chef-d'œuvre du
créateur.

TAPEFOR.

LES BŒUFS

Un maquignon viendra de la ville prochaine
Qui de ses gras ciseaux vous marquera les flancs!
La corde à votre cou remplacera la chaîne,
Et les pâtres feront place aux bouchers sanglants.
Sous le maillet de plomb frappant entre vos cornes,
Vous sentirez soudain se ployer vos genoux,
Et la mort brusquement fera vitreux et mornes,
Vos yeux auparavant si profonds et si doux!
On vous vénérerait si vous étiez farouches,
Si vous faisiez la guerre au lieu de labourer,
Si vos cornes perçaient les vaincus, si vos bouches
S'habituèrent, au lieu de paître, à déchirer!
Quoi donc! ignorez-vous, ô bêtes que nous sommes
Ici-bas en deux camps ennemis partagés,
Et qu'il faut que les bœufs aussi bien que les hommes
Soient parmi les mangeurs ou parmi les mangés!

FRANÇOIS FABIE.

VILLÉGIATURES.

On a dit — non sans quelque apparence
de justesse — que, de toutes les saisons,
l'hiver était celle qui montrait le mieux
quelle différence cruelle il y a entre un
pauvre et un riche, et faisait le plus vive-
ment éclater l'inégalité des fortunes et des
conditions parmi les hommes.

En général, on est assez de cet avis.
Surtout l'hiver, — lorsqu'on habite une
chambre à tous les vents ouverte, dont l'âtre
est veuf de combustible, et qu'on songe
qu'il est des appartements clos, aux parquets
recouverts de moelleux tapis, aux portes
doublées de portières lourdes, aux cheminées
dans lesquelles flambent, hauts et clairs, de
grands feux de bois; ou, lorsque, dehors,
grelottant sous des habits peu ouatés, on
patauge dans la boue glacée, et qu'on
aperçoit, à travers les carreaux fermés d'une
chaude voiture, un aristocrate de l'argent,
emmitouffé jusqu'aux oreilles de fourrures...

* * *

Mais, pour peu qu'on y réfléchisse, on ne
tarde pas à reconnaître qu'on a calomnié
l'hiver, ou plutôt, que toutes les saisons
méritent à peu près de la part des pauvres
les mêmes malédictions.

En toute saison, pour les riches « la vie
est belle; » en toute saison, âpre et dure
pour les pauvres gens.

* * *

Voici l'époque où la campagne est mer-
veilleuse; où les frondaisons resplendent;
où éclate la fécondité de la terre, l'époque,
en un mot, où l'on respirerait avec volupté
les saines senteurs des bois. Mais les gens
riches peuvent seuls jouir de ces magnifi-
cences.

Les pauvres gens, ceux qui travaillent,

ceux qui peinent et gagnent leur pain au
jour le jour à la sueur de leur front, sont
condamnés à ne s'en aller pas. Il sont les
prisonniers de la ville et la Misère est leur
géolière.

* * *

Printemps comme automne, été comme
hiver, il leur faut, tous les jours de la vie,
tourner la meule, aller à l'atelier ou au
bureau. L'hiver, si la froidure pince trop
fort, le riche oisif part pour Nice, Menton
ou Cannes. Le travailleur pauvre reste en
ville. L'été, si la température est asphyxiante,
le riche va aux bains de mer, sur la plage
d'un Trouville quelconque. Le pauvre reste
dans la cité.

Et le dur collier du labeur lui serre éter-
nellement le cou.

* * *

Certes, les travailleurs des champs sont
moins à plaindre, encore qu'ils aient, eux
aussi, à accomplir des besognes rudes; mais
ils vivent en plein air, — mais ils « res-
pirent; » les travailleurs des villes, voilà les
vraiment infortunés. Toujours enfermés,
emprisonnés, toujours manquant de lumière
et d'oxygène.

Et cependant, comme a dit le chansonnier
populaire :

Et cependant, leur sang vermeil
Coule impétueux dans leurs veines;
Ils se plaindraient au grand soleil
Et sous l'ombrage vert des chênes !...

Mais, ce que la nature a fait, la société le
défait, et, aujourd'hui, le soleil ne luit plus
pour tout le monde.

GRAMONT.

EPIGRAMME

Jadis Phryné, dit-on, devant un tribunal
Se défendant un jour d'un crime capital,
Pour savant plaidoyer trouva mieux que des larmes,
Car elle découvrit de si gracieux charmes
Que les juges séduits, l'acquittèrent soudain,
Bouleversés, ravis, devant ce corps divin.
Le système est resté : de nos jours maintes places
Diplômes et faveurs, grands prix, emplois et grâces
— De cela, chers lecteurs, ne soyez pas surpris. —
Sont donnés aux baisers, comme aux douces caresses
De celles qui sachant réveiller les tendresses
Des jurés tout-puissants obtiennent, à ce prix,
Ce qu'on refuse alors au mérite incompris.

FIX.

Piqure.

La Gazette de Liège nous a payé
princièrément — rien des d'Orléans pour-
tant —, afin de faire savoir à nos nombreux
lecteurs que, dès le samedi 29 avril dernier,
elle a joint à sa librairie un magasin unique
en son genre sur la surface du globe...

On n'y vend qu'une sorte de marchandise:
de la semence de serpent, de la semence de
serpent OVIPARE.

Notre ami, M. Oscar Beck est, d'après la

feuille de M. Légius, un des plus remarquables produits de cette graine.

En effet, Légius fait suivre l'annonce de sa semence, qu'il jette par la fenêtre... de la publicité par cette autre nouvelle absolument géniale : à savoir que cette « semence est couvée en œuf par le libéralisme », cette poule... mouillée d'ailleurs.

« Une semence couvée en œuf » ?! Quel baragouin ! Décidément, mon cher Légius, vous étiez assez mûr pour devenir, du dernier bourg pourri des Flandres, le Conseiller communal... parlant.

Je cueille, dans une affiche émanant de l'autorité communale, mais pas littéraire ni orthographique, de cette bonne ville de Liège, la phrase suivante dont l'élégante et rigoureuse correction est digne d'un Littré.

Cette perle la voici :
« La réception du bétail pour le marché a lieu une heure avant l'ouverture, laquelle, ainsi que la fermeture, sont annoncées par le son de la cloche. »

On demande à savoir de quelle ouverture et de quelle fermeture il s'agit. Est-ce l'ouverture de la Juive et la fermeture du bétail ?

Dans ce même placard s'étale aussi majestueusement ceci :

2° « Les marchés aux bestiaux se tiennent — plus bas le rédacteur (?) dit « se tiendront » — à l'extérieur du garde-corps du quai de l'Abattoir. »

Je comprends qu'il ne pouvait point les faire se tenir... dans la Meuse.

Sur cette même affiche, dont je passe sous silence plusieurs beautés littéraires, j'ai écrit 5 centimes : 0-5

Et le collège signe de pareilles âneries !

J'aime à croire que l'échevin de l'instruction publique ne l'a pas vue.

A Coups de Fronde.

Il existe, paraît-il, deux candidats catholiques, qui briguent l'honneur de porter à leur tour la buse colossale dont M. Florent Raikem fut coiffé si souvent.

L'un de ces candidats est M. de Ponthière de Cortis, gentilhomme de haut lignage faisant sonner ses de avec ostentation ; c'est celui là qui signe les circulaires adressées aux électeurs ; l'autre candidat — celui qui figure sur la liste officielle, où il ne s'agit pas de tronquer les noms, même pour les anoblir — est M. Deponthière tout court. Le premier est le représentant de la haute aristocratie catholique ; le second est — si nous en croyons un vieux Liégeois — le rejeton d'un honnête marchand de faïences de Liège qui vendait modestement des aiguilles et autres objets de première utilité, sans se douter qu'un jour son héritier rejetterait dédaigneusement les casques fragiles dont on coiffe parfois les rédacteurs de journaux parisiens, pour se consacrer au commerce des bénitiers.

On voit que la noblesse de M. Deponthère est simplement de la noblesse fragile, comme qui dirait de la noblesse en porcelaine.

La Gazette de Liège reprochait à M. Montefiore, candidat au Sénat, son origine israélite. Reprochera-t-elle aussi à M.

Deponthière... pardon, à M. de Ponthière de Cortis, d'être aussi un descendant de Jacob ?

Il est vrai que M. Deponthière a renoncé à la religion de sa race.

Les bonnes âmes ajoutent qu'il en a seulement conservé les habitudes de générosité.

Un agent de police m'adresse en me priant de la reproduire, une « lettre ouverte à monsieur le commissaire en chef ». L'abondance des matières m'empêche de publier cette épître. Je dirai seulement que son auteur supplie — au nom de tous ses camarades — M. le commissaire en chef, de ne plus les humilier en leur recommandant en pleine salle du conseil, à l'hôtel de ville, de « ne pas se faire rincer la gueule ».

Ce dernier terme est, en effet, un peu vif et je me joins volontiers à l'agent de police en question pour prier M. le commissaire en chef de ne plus prononcer ce mot.

D'autre part, je me joins aussi à M. Mignon pour engager les agents à ne pas faire la chose.

Le Perron constatait dernièrement que les hommes politiques qui étaient autrefois opposés à l'extension du droit de suffrage sont devenus des partisans enragés de la réforme électorale.

Cela prouve que nous sommes beaucoup plus près qu'on ne pense, de la révision de la Constitution.

C'est en regardant tourner les girouettes que l'on sait au juste d'où vient le vent.

La kermesse de dimanche a parfaitement réussi.

Grâce à la douceur de la température, les membres du comité ont pu organiser, avec beaucoup d'a propos, une petite séance de patinage sur la Dérivation.

Ça été un succès.

CLAPETTE.

Echos.

Histoire de perroquet :

X... possède un perroquet qui lui a été offert par un marin. Ce perroquet, qui jacassait comme une femme quand il était à bord, ne dit plus un mot depuis qu'il est sur terre ; et le marin avait dit à X..., en parlant de l'oiseau : « Tu verras ; quel bavard ! »

Plus un mot ! Six mois se passent, le perroquet est plus muet qu'une carpe. Une inspiration subite frappe X... Il fait mettre un jour le perroquet sur une corde, et fait balancer la corde pour rappeler à l'oiseau le roulis du navire. Le subterfuge opère : le perroquet, se croyant en mer, retrouve la parole et dit à son maître, d'un ton fort peu gracieux : « Prends donc garde, tu vas me f... par terre ! »

Depuis, il n'a plus jamais ouvert le bec !

Le comble de l'inattention pour un monsieur propre :

Laisser traîner son ombre dans le ruisseau.

A la porte d'une église.

— Les nègres sont bien heureux aux enterrements !

— Je ne saisis pas le rapport.

— Ils n'ont pas besoin de gants.

Boîte aux lettres.

Monsieur le Rédacteur,

La polémique qui s'est engagée dans votre n° du 6 courant, entre votre estimable contradicteur, le libéral tolérant, et vous, au sujet des actes religieux posés par un de nos représentants, touche au point le plus délicat de nos luttes politiques en Belgique. A ce titre, on ne peut trop y insister et je voudrais me permettre d'y revenir encore.

Certes, nous voulons tous la liberté de conscience, mais en tant que liberté individuelle, bien entendu. L'acte public, l'exemple donné, par un mandataire de la nation, doit-il être compris dans cette liberté individuelle ; jusqu'où celle-ci peut-elle s'étendre dans les actes de la vie privée pour un homme politique ? là est la question, là est, en effet, le vrai point sensible du débat.

L'homme qui croit, en toute sincérité, à toutes les inepties traditionnelles de sa religion, peut être persuadé aussi, dans son for intérieur, qu'il est de son devoir de donner à des œuvres catholiques, d'assister à des processions, de se montrer en public soit par mortification, soit par simple conviction de la nécessité de ces pratiques pour lui-même.

Ces actes, c'est incontestable, ne relèveront non plus que de sa conscience. Est-il libre cependant de les commettre, et si oui, où sera la limite ; car enfin, comme individu isolé, comme homme privé, il est absolument dans son droit le plus strict.

Il y a des nuances, m'a-t-on dit déjà. Nous ne donnerions pas aux écoles catholiques, parce que ce sont des institutions de combat, dirigées contre les institutions de l'Etat. Soit, mais où est la garantie que l'argent que vous donnez ailleurs ne prend pas ce chemin ? où est la preuve que le soutien moral que vous donnez au prêtre par votre exemple, le soutien matériel que vous lui donnez sans cesse par votre argent, ne sont pas des armes qui seront dirigées contre nous.

Si c'est vrai pour l'homme privé, à plus forte raison, ça l'est-il pour un homme politique. On arrivera bien à le comprendre un jour : le véritable parti catholique aujourd'hui, c'est le prêtre. Oui, le clergé, est comme la seule incarnation du parti contre lequel nous luttons. On ne peut à la fois, et le combattre et le soutenir ; cela n'est pas possible.

UN LECTEUR.

— La Ruche politique et littéraire paraissant tous les samedis. Paris, 83, rue Vaneau. — Belgique 12 francs par an. Directeur : GUY DE PUYERPES. Principaux collaborateurs : CHARLES FUSTER. — FRANCIS WELVIL. — HIPPOLYTE BUFFENOIR. — ALFRED et EMMANUEL DES ESSARTS, etc.

Escrime. — Leçons particulières par M. BALZA, professeur du Cercle St-Georges ; s'adresser au local du Cercle, café de la Banque Nationale.

A MM. les Etudiants. — Leçons d'escrime par M. SAVAT ; s'adresser galeries du Gymnase.

— Ne jetez pas vos vieux parapluies, la grande Maison de Parapluies, 40, rue Léopold, à Liège, les répare ou les recouvre en 5 minutes, en forte étoffe anglaise, à 2 francs ; en soie, à 5-75, 6-50, 7-50 et 12 francs.

Liège — Imp. et lith. E. PIERRE, rue de l'Etuve, 12.